

Le défi de la vérité*

Hans Scholl, le leader de la « Rose Blanche », écrivait à sa mère au mois d'août 1941 : « On nous a invités de bonne heure à choisir entre l'authentique et le faux, et la meilleure partie d'entre nous a choisi l'authentique et le vrai. Peut-être aussi sommes-nous plus réceptifs à ce qui est vrai ou plus imperméables à ce qui est faux que les générations précédentes et futures¹. » Ce jugement, exprimé avec l'autorité de celui qui a sacrifié sa vie pour la vérité et la liberté de son peuple rendu esclave du mensonge du nazisme, ce jugement nous provoque, et en certain sens, nous met au défi, parce que nous aussi, nous faisons partie des générations moins ouvertes à la vérité et moins fermées au mensonge auxquelles Hans Scholl oppose son choix de vie.

Le sujet de cette conférence, « Le défi de la vérité » est, en un certain sens, confronté avec la provocation de ce jugement, parce que nous comprenons que, nous aussi, comme chaque génération, nous devons choisir entre la vérité et le mensonge, et que dans ce choix se joue notre amour du peuple, de la société, quelles que soient les conditions dans lesquelles ils se trouvent. Le défi est une provocation à réagir, à répondre, à se manifester, à se faire valoir, à démontrer, à s'engager, à lutter. Le verbe « défier » vient du latin médiéval *disfidare*, verbe qui implique le fait de mettre à l'épreuve quelque chose de sérieux, de mettre à l'épreuve une confiance. Au fond, défier, signifie ne pas avoir confiance en celui qu'on défie, ne pas penser qu'il puisse vaincre ou avoir raison.

Quel rapport ce mot a-t-il avec la vérité ?

* Cet article est la traduction par sœur Madeleine Gendry d'une conférence programmée par le Centre Maximilien Kolbe à Varèse (Italie) le 20 avril 2008.

¹ Hans et Sophie SCHOLL, *Lettres et carnets*, Tallandier 2008, p. 109-110.

« Est-il vrai que Dieu a dit... ? »

Le défi de la vérité commence comme tentation. Au commencement du monde, Dieu créa le ciel et la terre et chaque chose jusqu'au plus petit détail, jusqu'au sommet de la création de l'homme et de la femme. Les deux premiers chapitres du livre de la Genèse sont sans drame. Il n'y a que la réalité, et l'homme, dans cette réalité, en est la conscience. Son regard et son cœur adhèrent parfaitement à la réalité, y compris à la Réalité de Dieu, la Réalité originelle et créatrice de tout. Tout est réalité créatrice ou créée, et l'homme est placé en elle comme conscience transparente et sans ombre.

Avant le péché donc, la réalité est perçue par l'homme telle qu'elle se donne, telle qu'elle est donnée par un Autre. L'innocence de l'homme consiste justement dans le fait de ne pas en douter. Ses yeux sont ouverts comme ceux d'un petit enfant. Il ne regarde pas les choses en fronçant les sourcils comme pour se demander si ce qu'il voit est réel ou non, si cela est vraiment tel quel ou non. Dans le regard d'Adam, il n'y a qu'étonnement. Pour Adam, la réalité est un fait, parce qu'elle est entièrement donnée, livrée. Dans la conscience de l'homme, il n'y a pas de différence entre la réalité et le don, entre l'être et sa gratuité. L'homme est parfaitement conscient du réel parce qu'il est parfaitement conscient que le réel est donné, est don.

Toutefois l'homme n'a pas été témoin de la création de la réalité dans laquelle il se trouve. Quand Dieu le crée, tout est déjà donné, tout le créé est déjà là. Cela est clair dans le premier récit de la création, au premier chapitre de la Genèse, parce que l'homme est créé à la fin, au sommet de la création de toutes les choses. De même dans le second récit, au chapitre deuxième, c'est *après* avoir créé « toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel » que le Seigneur « les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait » (Gn 2, 19). De même Dieu crée la femme tandis que l'homme dort (Gn 2, 21-22). L'homme n'assiste pas au mystère de la création, à ce saut ineffable du non-être à l'être, ou plutôt, de l'Être infini, parfait et éternel de Dieu, à l'être créé, fini et imparfait. La réalité parvient à l'homme déjà donnée, déjà faite ; même la femme, et lui-même, tout arrive devant la connaissance humaine déjà donné, déjà fait. Et l'homme perçoit toute cette réalité qui se trouve devant ses yeux, telle qu'elle est, comme un donné, comme un don.

Mais un jour arrive le serpent qui pose à la femme une question tout à fait inconcevable jusque là. « Est-il vrai que Dieu a dit : vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » (Gn 3, 1). L'absurdité de la demande est dans ce « est-ce vrai ? ». Jamais l'homme et

la femme ne s'étaient posé une question semblable. Il n'y avait pas de place dans leur cœur pour se demander cela à l'égard de Dieu. Une telle demande était pour eux inconcevable ; non parce qu'ils étaient stupides ou superficiels, mais parce qu'il n'y avait aucune raison dans la réalité de leur vie et du créé qui puisse justifier un doute, une méfiance.

Pourquoi ? Parce que tout était là, tout était donné et seulement donné, tout était gratuit, et dans le gratuit il n'y a pas, il n'y aurait pas de place pour la méfiance. Toute la réalité était témoin d'un amour gratuit qu'ils savaient être l'origine de leur personne même, de leur relation, et ce qui rassemblait et contenait toute la gratuité du créé était le rapport que Dieu vivait avec eux, un rapport d'amitié, libre, responsable et joyeux.

Ils étaient comme des enfants innocents vis-à-vis de leur maman. Pour l'enfant, toute la réalité est donnée parce que la clé de l'interprétation de la réalité est le rapport d'amour gratuit que sa maman a avec lui. Dans ce rapport, il n'y a pas place pour la méfiance, pour une interprétation du réel différente de la catégorie du don, et par suite de la positivité.

Le doute et la liberté

En faisant naître en Adam et Ève la méfiance au sujet de la gratuité de Dieu, le serpent a fait que toute la réalité a changé d'aspect à leurs yeux. De l'affirmation de la vérité, ils ont glissé vers l'interrogation pleine de doute. Du jugement : « C'est vrai ! C'est comme cela ! C'est donné ! », ils sont passés à la question : « Est-ce vrai ? Est-ce vraiment cela ? Est-ce vraiment donné ? ». Le doute change la relation entre la raison et la vérité. Dans le doute c'est comme si la vérité, et par suite la réalité, devenait plus petite que la raison. La raison dans le doute réduit le réel à sa propre mesure. La raison donnée à l'homme pour chercher et demander l'infini, se réduit à... réduire, devient ce qui réduit le réel. Mais de cette façon, elle se réduit elle-même et devient mesquine.

Le doute n'est pas un chemin d'accès à la vérité. Cela ne signifie pas que la recherche de la vérité n'implique pas de s'interroger. Mais le doute n'est pas une question. Le doute se ferme, se retire, se met à part, comme si une vérité meilleure que celle que la réalité lui montre devait sortir de ses entrailles. Mais des entrailles du doute jamais ne naît la vérité, mais bien plutôt l'intolérance, l'ennui et le vide.

L'interrogation au contraire est comme un enfant qui insiste, qui ne laisse pas la réalité en paix jusqu'à ce qu'elle lui révèle son

mystère. L'enfant, de par sa nature, ne laisserait jamais tomber ses interrogations. Mais, dans la culture dominante, et même dans l'éducation et l'école, comme il est difficile que les interrogations ne pourrissent pas, tôt ou tard, dans le doute ! On sort de l'école en ayant étouffé les interrogations, pour continuer à vivre ensuite sans questions, en réduisant la vérité de l'infini à sa propre petite mesure mesquine.

Le passage de la conscience d'Adam et Ève de l'interrogation dans le réel au doute sur le réel, est, de fait, une méfiance vis-à-vis du Créateur. Il s'insère dans la relation avec Dieu une déconnection absurde ; absurde parce que c'est comme créer un espace qui ne peut pas exister, qui ne peut pas avoir de consistance ontologique. Comment peut-il y avoir place pour une attitude d'indépendance vis-à-vis de Celui sans lequel rien ne peut exister ? Comment peut-il y avoir une distance entre moi-même et Celui qui m'a fait ? C'est ainsi que naît la fausse liberté, celle qui s'alimente dans l'espace irraisonnable de la méfiance.

Tout le créé se donnait joyeusement des mains du Créateur aux mains de l'homme, du cœur de Dieu au cœur de l'homme, de la pensée de Dieu à la pensée de l'homme. Et maintenant l'homme l'arrache, le saisit. La création, comme le dira saint Paul, commence à gémir et à souffrir (Cf. Rm 8, 22).

Cependant le vrai problème n'est pas la relation de l'homme avec la réalité créée, mais avec le Créateur. C'est comme si dans ce seul acte de se fier ou de se méfier de Dieu l'homme décidait que le créé est un don ou pas, décidait de la nature du créé, de la nature de la réalité. C'est comme si le cœur de l'homme avait le pouvoir de changer génétiquement le créé selon qu'il en reconnaît ou non la nature de don.

Le changement de la relation avec la réalité, engendre une déformation de la conscience de la vérité. Si le réel n'est plus un don venant du Mystère, la connaissance de ce réel, la vérité, n'est plus découverte, n'est plus émerveillement, mais prise de possession. La connaissance n'est plus l'accueil étonné d'un don, mais devient conquête d'un pouvoir ; et la liberté en arrive à coïncider, en se réduisant elle-même, avec la détention de ce pouvoir.

C'est justement au moment de la distance née dans la conscience de l'homme entre la connaissance du réel et la prise de conscience du don, que se consomme en son cœur le divorce entre la liberté et l'amour. C'est au moment où l'homme s'est demandé : « Est-il vrai que le réel soit un don de Dieu ? » que sa liberté s'est détachée

de l'amour. Et détachée de l'amour, la liberté, devenue folle et isolée, ne réussit plus à se rassurer sinon dans la prise de pouvoir, dans la domination sur le réel. Parce qu'une réalité qui n'est pas un don, qui n'est pas donnée, devient, en dernière analyse, une menace indéfinie. Le mystère bon se change en une inconnue menaçante. Si, dans la réalité donnée, la liberté pouvait danser et découvrir le réel comme une petite fille dans un jardin fleuri, dans la réalité non donnée, la liberté qui ne domine pas est dominée, la liberté qui n'est pas conquête est conquise, la liberté qui n'a pas de pouvoir est possédée. Et du moment que la réalité n'est plus un don, on ne sait plus ce qu'elle est, elle n'est plus qu'une inconnue ; la liberté vit dans l'angoisse de la course au pouvoir, dans l'angoisse de devoir dominer le réel avant d'être dominée par lui. Parce qu'une réalité qui n'est plus un don, est une réalité potentiellement ennemie, une réalité qui ne vous veut pas de bien et qui par suite sélectionne dans un calcul indéfini ; et on ne gagne pas si on n'est pas le plus fort.

Prenons un seul exemple : comme il est triste de voir la recherche scientifique, privée d'admiration en face du réel donné à découvrir, se réduire à une course de compétition sans scrupules, pour arriver en premier à mettre la main sur une découverte, une « conquête » qui va rapporter ! Il me semble qu'à cette lumière on pourrait lire et interpréter de nombreux phénomènes de notre société, dans tous les milieux de vie et de culture, surtout aujourd'hui où il semble que nous arrivions au paroxysme de cette conception de la vérité qui ne se base plus sur la reconnaissance de la réalité comme don.

La dégradation que la perte de la vérité engendre dans l'humanité, suffirait à faire comprendre que si l'homme ne revient pas au vrai comme adhésion à la réalité en tant que don, il s'autodétruit. Mais l'homme qui est entré dans la logique de la vérité douteuse et de la conception de la liberté qui en résulte, peut difficilement faire marche arrière, parce qu'il aura toujours tendance à croire que le malaise et la dégradation qu'il éprouve et vit ne viennent pas du fait qu'il ne reconnaît pas au réel sa gratuité, mais sont le signe qu'il n'a pas encore assez de pouvoir et de domination sur le réel.

En face de l'évidente dégradation morale, sociale et anthropologique à laquelle nous assistons, les idéologies politiques et économiques qui donnent libre cours à la logique d'une liberté humaine appelée à posséder et à contrôler tous les aspects de la vie, n'imputeront jamais cette dégradation au faux pouvoir de leur liberté, mais au fait qu'elles n'ont pas encore assez de pouvoir.

Comment un homme peut-il renaître ?

Nous avons alors besoin d'une sorte de retour à l'innocence initiale du rapport humain avec le réel. Il nous faut redevenir vraiment comme des enfants, comme des enfants dans leur rapport avec la réalité, et donc dans le sens de la vérité et de l'usage de la liberté. Mais, pour reprendre le dilemme de Nicodème, « comment un homme peut-il naître, étant vieux ? » (Jn 3, 4). Comment peut-il renaître quand il est désormais « vieux » dans son esprit et dans son cœur, dans son jugement sur ce qui est vrai ou non, et dans l'usage de sa liberté ? Comment peut-il renaître à partir d'une vérité douteuse et d'une liberté tyrannique et violente qui ne choisit pas le bien ?

C'est en cela que l'événement chrétien sauve le monde, sauve la société, et il est important que les chrétiens s'en rendent compte pour ne pas vivre dans la logique de la première faute, c'est-à-dire dans la logique de la « non-Rédemption » ; et aussi pour porter au monde l'apport de libération et d'humanisation dont il a soif, même si, comme un malade qui délire, il fait tout pour refuser le verre d'eau vive que le christianisme lui tend.

Comment Dieu a-t-il racheté l'insinuation accueillie par nos premiers parents, que le réel n'est pas un don, et par suite l'insinuation que le Créateur n'est pas celui qui donne, un Père, un Dieu qui est amour ? Il était nécessaire que la nature gratuite du réel et de celui qui le fait, redevienne évidente à l'intelligence et au cœur de l'homme. Mais ni les sages de ce monde, ni les prophètes d'Israël n'ont suffi à convertir le regard et la pensée. Dieu a fait davantage : « Finalement il a envoyé son propre Fils » (Mt 21, 37).

Dans quel sens Jésus Christ a-t-il contredit l'insinuation du serpent dont le sifflement parcourt toute l'histoire humaine ? Qu'a opposé l'événement du Christ à la profanation de la vérité inhérente à la demande : « Est-il vrai que Dieu a dit... ? » Comment Jésus a-t-il contredit le doute mensonger de Satan accueilli par nos premiers parents comme rapport avec la réalité et, par suite, avec la vérité ?

Dieu a choisi un chemin inconcevable : à l'homme qui doute que le créé soit un don, Dieu s'est donné lui-même comme don. Pour convaincre l'homme de la gratuité du créé, le Créateur s'est donné dans le créé.

Le logos de la croix

Dans la première lettre aux Corinthiens, saint Paul s'adresse à une communauté plongée dans une ambiance païenne brillante et libre, dans une société qui semble avoir mangé jusqu'au bout le fruit du

péché originel, de l'autonomie vis-à-vis de Dieu dans la pensée et dans les mœurs, comme le fait la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Pour la communauté chrétienne, il n'était pas facile de tenir la route sur cette mer agitée et flatteuse. De fait la communauté est divisée dans le domaine des idées et dans la manière de vivre. C'est comme s'il lui manquait un axe, un point d'appui unificateur. C'est pourquoi saint Paul va dès le début de sa lettre au cœur du problème, en mettant au centre de l'attention des chrétiens de Corinthe la croix du Christ.

Le langage de la croix est folie pour ceux qui se perdent, mais pour ceux qui se sauvent, pour nous, il est puissance de Dieu. [...] Où est-il le sage ? Où est-il l'homme cultivé ? Où est-il le raisonneur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? Puisqu'en effet le monde, par le moyen de la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, c'est par la folie du message qu'il a plu à Dieu de sauver les croyants. Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu (1 Co 1, 18-24).

« La parole de la croix » pour Paul, c'est l'unique grande réponse au défi de la vérité, au défi qui se méfie de la vérité. En grec la parole c'est le *logos*. Nous pourrions donc dire, sans traduire, « le *logos* de la croix ». En effet, à la façon dont en parle Paul ici, la croix du Christ est une réalité qui « dit » la vérité, un événement qui révèle le vrai visage des choses, de toute la réalité. En ce sens la croix est justement assimilable au *Logos* que Jean, dans le prologue de son évangile, nous dit être au commencement :

Au commencement était le *Logos* et le *Logos* était avec Dieu et le *Logos* était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut (Jn 1, 1-3).

Dans le *Logos*, dans le Verbe de Dieu, c'est-à-dire en Christ, il y a donc tout cet espace infini et insondable de gratuité, de raison par laquelle tout existe, ce que le serpent a mis en doute en tentant Ève par son « Est-il vrai que... ? » Tout ce que l'homme a reçu sans en voir l'origine, tout ce qu'il a reconnu, dans l'innocence, comme donné et reçu de Dieu, tout l'espace insondable de gratuité que l'homme reconnaissait, mais que son péché a mis en doute, tout cela se manifeste en Christ jusqu'au don de sa vie sur la croix.

Dans la croix, le *Logos* qui, dans la gratuité, a formé tout l'univers pour le donner à l'homme, se manifeste et se manifeste justement comme gratuité. Les espaces infinis d'éternité et de temps qui ont

conduit le don de lui-même et de toute la réalité vers l'homme, se manifestent, se révèlent, dans le Crucifié. La croix est une réalité où le *Logos* se dit totalement, et en se disant ainsi donne la raison de tout, l'origine et la signification de tout ce qui existe. La croix est la gratuité irréfutable qui change le regard sur tout le réel et redéfinit la vérité à la lumière de la charité.

Le renversement du défi

Le *logos* de la croix retourne alors le défi de la vérité. Le génitif, d'objet devient sujet : ce n'est plus la vérité qui est défiée, mais la vérité qui défie, qui défie l'homme, qui défie le mensonge. Avec l'événement du Christ, la vérité redevient pour l'homme plus grande que la raison. Le doute redevient demande. L'homme qui doutait retrouve la question en face de la réalité qui le dépasse.

Deux païens romains illustrent ce renversement opéré par la croix. Pilate provoque la vérité du Christ : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18, 38). Il se sent supérieur à la vérité parce qu'il ne croit pas qu'elle existe, ni que Jésus puisse la lui révéler. Il n'attend pas la réponse de Jésus à la question sur la vérité, parce que pour lui il n'y a pas de réponse. Comme le serpent du paradis terrestre, Pilate se méfie de la vérité de Dieu. En niant la vérité, en défiant la vérité, Pilate s'affirme supérieur à elle. Cependant cette position le rend justement fragile, inconsistant : une marionnette du pouvoir. Comme l'homme d'aujourd'hui.

Aussitôt après la mort du Christ, donc pour ainsi dire sur l'autre versant de la crête de la croix, « voyant qu'il avait ainsi expiré, un centurion romain dit : Vraiment cet homme était fils de Dieu ! » (Mc 15, 39). Le centurion reconnaît la vérité du Christ. Il se laisse mettre au défi par le *logos* de la vérité exprimée par le Fils de Dieu mourant en croix et se rend à l'évidence à laquelle nos premiers parents auraient dû se rendre. C'est la vérité du Christ qui le met au défi et il la reconnaît : « *Vraiment (alêthôs)* cet homme était Fils de Dieu ! » Il a l'intuition que la vérité est dans le Dieu incarné qui se donne totalement jusqu'à la mort. C'est comme si c'était lui qui répondait à la question de son gouverneur Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? ». La vérité, c'est que Dieu se manifeste comme gratuité infinie, comme miséricorde, dans son Fils qui meurt sur la croix.

Le centurion, par grâce, mais par grâce accueillie dans l'honnêteté de son cœur et de sa raison en face d'un fait qu'il voit (« ... voyant qu'il avait ainsi expiré... »), le centurion se rend au fait que désormais le défi de la vérité est retourné. Ce n'est plus l'homme qui peut

mettre en question la vérité, mais la vérité qui doit mettre l'homme en question. Ce n'est plus l'homme, sa raison, qui met au défi la vérité, mais la vérité qui met au défi l'homme et la raison. Parce que à partir du moment où Dieu meurt sur la croix, où le *Logos* éternel, origine et fondement de toute chose, se fait « *logos* de la croix », la Vérité est un mystère manifesté, dévoilé. Ce n'est pas par hasard que le voile du temple s'est déchiré au moment de la mort de Jésus, mais parce que désormais tout est dévoilé (Mt 27, 51). C'est comme si, tout d'un coup, toute l'origine du réel, tout ce qui dans la création de la réalité était advenu en dehors de la possibilité pour la raison humaine de toute vérification, et toute la gratuité que Dieu a exprimée en faisant toutes choses et en faisant l'homme, et en faisant tout pour l'homme, c'est comme si tout ce mystère se manifestait en un instant. Un instant qui demeure désormais pour toujours, parce que la manifestation de la gratuité originelle provenant de Dieu demeure pour toujours. Le *logos* de la croix, confirmé par la Résurrection du Christ et diffusé dans le monde et dans l'histoire par la Pentecôte et par l'Église, le *logos* de la croix est désormais un secret totalement dévoilé qui ne finira plus de s'exprimer et de se manifester.

C'est cela le grand défi de la Vérité. La Vérité est un défi parce que sa manifestation dans le Christ mort et ressuscité, en soi, n'admet plus de doutes. La Vérité nous met au défi parce qu'elle est seulement à regarder, à écouter, à reconnaître. C'est une évidence. On fera tout pour recoudre le voile du Temple, pour nier l'évidence de la manifestation du *logos* de la croix. Mais la manifestation de la vérité est si manifeste qu'en face d'elle la question de Pilate n'a plus de sens. En face du Crucifié, en face du cœur transpercé, cela n'a plus de sens de se demander : « Qu'est-ce que la vérité ? ». Ce qui a du sens c'est seulement d'affirmer, de confesser, de crier : « Voilà la Vérité ! ».

C'est en ce sens que Paul parle de la « folie du message » (1 Co 1, 21). La prédication du *logos* de la croix est « folie », parce qu'elle ne crée pas la vérité mais la reçoit et la transmet, la voit et la montre, l'expérimente et la communique, l'écoute et l'annonce, s'y confronte et en fait mémoire. La vérité du Christ se répand ainsi essentiellement au moyen de l'Église, comme lieu, non d'élaboration de la vérité, mais de sa mémoire vivante.

Je pense à la conversion d'Edith Stein. Ayant eu par hasard entre les mains l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila, elle la lit d'un trait et, à la fin, refermant le livre, elle doit se confesser à elle-même : « Voilà la vérité ! ». Ce n'était pas un traité sur le dogme et la foi : c'était une vie, le récit d'une vie avec le Christ. Une vie

persuadée de la vérité du Christ qui, par le simple fait de se raconter, transmettait une persuasion intrinsèque de cette vérité, du *logos* de la croix. Don Giussani a résumé cette expérience en affirmant que « le saint est un homme vrai² ».

Témoins de la vérité

Désormais parce qu'elle n'est plus réfutable, pour refuser la vérité du *logos* de la croix, il faudra l'ignorer. Le nouveau visage du mensonge est désormais la censure, l'ignorance coupable de la vérité révélée. Le *logos* de la croix, par nature, est irréfutable. Son défi est invincible. Personne, pas même Satan, ne pourra jamais réfuter la vérité du Christ crucifié et ressuscité.

Une vérité irréfutable peut être refusée seulement en en censurant la manifestation, en faisant taire celui qui l'affirme. Si on ne peut pas supprimer la Vérité, ce sont les témoins qu'on cherchera à supprimer, c'est-à-dire l'Église. C'est ce qui arriva dès la toute première prédication de Pierre et des autres apôtres quand ils sortirent du cénacle à la Pentecôte. Le triste épisode du refus d'écouter le témoignage de Benoît XVI à l'université « La Sapienza » de Rome, n'est qu'un exemple de cette censure qui est à l'œuvre depuis 2000 ans. « Nous t'écouterons une autre fois », dirent à saint Paul les intellectuels athéniens au moment où, dans son discours à l'Aréopage, il commençait à annoncer le Christ ressuscité des morts (Ac 17, 32).

La seule arme appropriée contre cette censure irrationnelle, sans raison, est la fidélité à la nature gratuite de la vérité manifestée en Christ crucifié. Cette fidélité prend depuis toujours la forme du témoignage. Puisque la vérité est manifestation gratuite de la nature et du dessein de Dieu en Christ, la seule forme adaptée à la défense et à la diffusion de cette vérité est le témoignage. Le concept de témoignage est en effet fondamental pour la conception de la vérité en tant que révélation. Le témoin ne rend pas seulement témoignage à la vérité en son contenu : il rend témoignage aussi à la nature objective de la vérité, c'est-à-dire au fait que ce n'est pas lui qui fabrique la vérité, mais qu'il la reçoit dans sa révélation et sa manifestation gratuites.

C'est cette humilité qui est la grande force du témoin chrétien : pouvoir affirmer et attester avec certitude la vérité sans devoir ni pouvoir s'affirmer lui-même, sans que la certitude de la vérité témoignée doive dépendre de lui, ni même de sa cohérence. Ce n'est pas le

² Don GIUSSANI, *À la recherche du visage humain*, Fayard, 1989.

témoin qui met au défi et est vainqueur du mensonge, mais la vérité qu'il atteste :

Ne cherchez pas avec inquiétude comment parler ou que dire : ce que vous aurez à dire vous sera donné sur le moment, car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous (Mt 10, 19-20).

En effet, au terme du temps de sa manifestation sur la terre, au moment de monter au ciel, le Christ ne fait pas à ses disciples des promesses de succès, de victoire, de cohérence, mais de témoignage sans limites :

Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et qu'en son nom le repentir en vue de la rémission des péchés serait proclamé à toutes les nations [...]. De cela vous êtes témoins (Lc 24, 46-48).

Vous serez mes témoins [...] jusqu'aux extrémités de la terre (Ac 1, 8).

Le témoignage est la forme essentielle de l'adhésion chrétienne à la vérité, parce que la vérité est tout entière révélée et donnée dans l'événement du Christ. C'est la Vérité elle-même qui fait du chrétien un témoin. Le témoin est l'homme qui se laisse convaincre par la vérité. Cette certitude est la foi : une certitude, une confiance, que la Vérité elle-même suscite en nous. C'est la vérité qui rend le témoin véridique, non le contraire. Et puisque la vérité du Christ est totalisante, toute la vie du chrétien peut être témoignage, et tous les chrétiens peuvent être des témoins.

Jean, le disciple que Jésus aimait, a compris aussitôt que le témoignage est le devoir de celui auquel la vérité du Christ se révèle totalement, et que le témoignage ne fait que transmettre le don de la vérité vue et écoutée. Même s'il écrit longtemps après les événements, Jean nous raconte combien l'urgence de témoigner est née en lui au moment où la vérité du Christ, le *logos* de la croix, a atteint le sommet de l'expression et du don dans le cœur transpercé :

L'un des soldats, de sa lance, lui perça le côté et il sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui a vu – ajoute aussitôt l'évangéliste – rend témoignage, son témoignage est véritable, et celui-là sait qu'il dit vrai, pour que vous aussi vous croyiez (Jn 19, 34-35).

Le témoignage naît de la vérité, surgit de la vérité totalement dévoilée, ouverte, symbolisée ici par le cœur ouvert du Fils de Dieu incarné. Le témoignage incarne et irradie immédiatement le défi de l'entière vérité, de la vérité de tout, de la vérité sur tout. Ainsi

le témoignage de l'Église naît toujours là où la Vérité de Dieu se révèle en tant qu'amour, en tant que don, en tant que gratuité inconditionnée. C'est pourquoi le témoignage de Jean jaillissant du cœur transpercé est comme une image paradigmatique de ce mystère. Qu'il naisse d'une rencontre avec le Christ qui guérit et pardonne, ou du don de l'Esprit au cénacle, ou de la rencontre avec un saint ou avec une communauté chrétienne, le témoignage a toujours son origine ultime dans le cœur de Dieu ouvert pour l'homme.

Ainsi témoigner signifie faire sienne la vérité comme don. Celui qui témoigne donne la vérité. Témoigner signifie participer au don qu'est la vérité. Témoigner est au fond la plus grande œuvre de miséricorde qu'il soit possible d'exercer. Cette nature du don du témoignage chrétien a une source très profonde, parce que les Personnes mêmes de la Trinité se rendent réciproquement témoignage. En effet dans l'évangile de Jean, Jésus dit :

Un autre me rend témoignage et le témoignage qu'il me rend est vrai [...]. Le Père, qui m'a envoyé, a rendu témoignage de moi (Jn 5, 37 ; cf. Jn 8, 18).

Lorsque viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui vient du Père, il me rendra témoignage ; et vous aussi vous me rendrez témoignage (Jn 15, 26-27).

C'est pourquoi toute la force du témoignage chrétien de la vérité, jusqu'à la forme extrême du martyr, c'est l'amour, parce que la vérité est Quelqu'un qui donne sa vie pour tous, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le défi du témoignage de la Vérité chrétienne est un immense amour pour l'homme. Le témoignage chrétien ne veut endoctriner personne, mais dire à tous que Dieu a versé son sang pour chaque homme et tient son cœur ouvert. Cette vérité, ce sens, cette signification de chaque chose, est le grand démenti au sifflement du serpent qui ne cesse de tenter l'homme en lui disant qu'il n'est pas aimé de Dieu.

Le défi de la vérité, aujourd'hui comme toujours, consiste à continuer à annoncer le Christ crucifié et ressuscité, toujours et partout, « à temps et à contretemps » (2 Tm 4, 2), comme le fait le Pape, en portant une lumière que nous n'avons pas à allumer nous-mêmes, mais simplement à laisser briller dans la pauvre lanterne de nos personnes et de nos vies, là où le Seigneur nous a placés et là où il nous envoie.

Surpris et engendrés par le témoignage

Je repense souvent à un épisode qui a changé le cours de ma vie. À seize ans, le doute susurré par le serpent, par l'intermédiaire de certains de mes professeurs, s'était installé dans mon cœur, dans mon rapport à la vérité. Mon âme était triste et seule parce que le doute produit parfois de la complicité, mais pas d'amitié ni de communion. Entraîné, par inertie, dans un pèlerinage diocésain organisé pour l'année sainte, je me suis trouvé place saint Pierre, et là, au milieu de la foule, il m'a suffi de voir passer sur la jeep un petit homme en blanc, fragile, pour qu'en un instant, tous mes doutes se convertissent en demande de vie, en désir de plénitude. D'un coup, toute la foule anonyme, me devint intimement amie. Ce fut comme si une flaque d'eau stagnante devenait investie des eaux vives d'un torrent de montagne et était entraînée avec elles dans un flux qui, envers et contre tout, n'a plus jamais été arrêté.

La vraie conversion n'est pas tant un changement de vie, car pour cela il y faut toute une vie. La vraie conversion se produit quand le rapport avec la réalité passe du doute à la demande, du scepticisme au désir. La vraie conversion est une *metanoia*, au sens littéral du mot, une transformation de la pensée, un saut de position de la raison, du rapport de la pensée avec la réalité. La vraie conversion, c'est justement de passer de notre défi vis-à-vis de la vérité, à nous laisser mettre au défi par elle ; de passer d'une raison qui se prétend plus grande que la vérité, à une raison qui s'incline devant la vérité et pénètre en elle avec une stupeur et une ouverture infinies.

Comme cela arrive-t-il ? En rencontrant un témoin, le témoin d'un Vérité plus grande que lui, et plus grande que tous, comme le fut pour moi Paul VI en ce jour, place saint Pierre. Certes, il ne fut pas le dernier témoin de la vérité dans ma vie, comme au fond il ne fut pas le premier. Mais cette expérience me rendit vigilant dans la recherche et la reconnaissance de tous les témoins de la vérité que Dieu mettrait sur ma route. Quand on fait l'expérience de la surprise devant quelqu'un qui révèle le vrai dans cette gratuité miséricordieuse, on comprend qu'alors la surprise doit devenir suite, appartenance, compagnie, travail, devoir, et enfin mission, parce que le témoignage est une paternité qui engendre à la vérité, pour qu'on puisse à son tour engendrer en témoignant par son désir de vie, au sein d'une chaîne d'amitié à travers laquelle la Vérité du Christ ne finira jamais de défier tout homme avec la splendeur de sa gratuité.